

«Livre au chapeau»

Il s'agit d'un "livre au chapeau". J'assure l'impression initiale et le distribue librement. Si vous l'aimez, définissez votre prix.

Ce système me permet de publier en m'affranchissant de la bureaucratie et incertitude de l'industrie éditoriale.

Il y a trois façons d'effectuer un paiement:

- **Espèces**
- **Virement bancaire ou dépôt:** *Alias [jmguerrera1](#)*
- **Paypal /Carte de crédit:** [paypal.me/jmguerrera](https://www.paypal.me/jmguerrera)

Si vous avez d'autres idées, contactez-moi.

Merci :)

Contacts

- Web, jmguerrera.com.ar
- Blog, [@jmguerrera](https://medium.com/@jmguerrera)
- Email, jmguerrera@gmail.com
- WhatsApp, +54 9 11 2283 9356

Point Rosalía

Juan Manuel Guerrero

Point Rosalía

J'ai connu Olivia à Berlin, peu de temps après être arrivé dans la ville sans plans précis. Le printemps pointait à peine et la ville ne m'avait pas trop impressionné, mais de toute façon j'avais confiance dans les bons échos que j'en avais eus. La perspective de nouvelles aventures dans ce lieu débordant d'histoire, dont la popularité parmi les jeunes Allemands ne cessait de croître, m'enthousiasmait. Je n'aurais jamais imaginé que les mois suivants seraient les meilleurs de ma vie. Et moins encore que s'ensuivraient les pires, lesquels perdurent jusqu'à aujourd'hui.

Je pense à Berlin tous les jours, peu importe ce que je fasse. Chaque fait du présent se mesure à l'aune de cette époque et engendre une comparaison aussi stérile qu'inévitable. Je me souviens de moi marchant dans la rue du 17 juin, qui pénètre dans le Tiergarten, sans préoccupations, avec mes baskets rouges, mon jean déchiré et mes cheveux bouclés poussant en liberté. Seul ou main dans la main avec Olivia, à nous regarder complètement amoureux. Je ne pouvais pas croire — et ne peux toujours pas — être dans un ce lieu, vivant cette histoire. J'avais l'impression d'être dans une fiction. Et comme toute fiction, elle aurait aussi une fin.

J'ai su qu'Olivia était tout ce dont j'avais besoin dès l'instant où je l'ai vue. Elle était américaine. Elle parlait un anglais très clair et un espagnol décidément bon. Elle aimait porter ses cheveux blonds en tresse, ce qui, d'une certaine façon, rehaussait sa taille et son corps athlétique. Elle avait, en plus, un grand tatouage floral qui prenait une bonne partie de son dos, se ramifiait vers sa jambe droite et sur son épaule gauche.

Avec le temps s'est confirmé ce que j'avais déjà deviné. Son authentique liberté qui se passait de discours, son sourire spontané et récurrent, son esprit calme et optimiste, sa clarté romantique pour comprendre les choses importantes. Mais il y avait quelque chose de plus. Un fait qui conditionnerait toute notre relation, et plus encore, toute ma vie : Olivia préférait les femmes.

Cette préférence faisait de moi un privilégié et était une source inépuisable de jeux. Olivia était ma petite amie, mais aussi mon meilleur ami, une promesse d'instabilité qui ne finissait jamais de se matérialiser.

Nous trouvâmes dans les femmes une passion commune et apprîmes ensemble à alimenter notre désir pour elles. Cela comprenait, évidemment, la séduction et la conquête. Olivia ne put jamais m'expliquer pourquoi elle m'avait choisi, et en fin de compte, cela nous importait peu. Parfois, la vérité ne peut pas être expliquée.

Le lien que nous avons tissé était merveilleux. Notre vie commune coulait naturellement, nous riions souvent et profitions avec innocence de nos longs moments d'intimité. Nous jouions sur la pelouse d'un parc (quand le soleil se décidait à sortir) ou nous restions au lit, alternant la lecture à voix haute de nos textes favoris et le sain exercice de l'amour. Presque rien ne nous préoccupait. Ce qui à une époque nous avait paru important entra dans la catégorie de l'insignifiance, un lieu qu'il n'aurait jamais dû quitter.

Après qu'elle eut insisté durant des jours, j'accédais à la demande d'Olivia et lui montrait comment les porteños (1), nous abordions des femmes inconnues, une pratique inusuelle en Allemagne et aux Etats-Unis. Nous le faisons en n'importe quels moment et lieu. Dans un square, dans un café ou dans la rue, de la manière la plus éhontée, amusante et directe. Le caractère ouvert des femmes à Berlin (que l'on pourrait étendre à toute l'Europe du Nord) facilitait beaucoup ces accostages, si tant est qu'on les fit avec noblesse. A ceci s'ajoutait la commode impunité « d'être latino » et, dans le même genre, les bénéfiques « d'être de Buenos Aires », ce qui non seulement évoquait un endroit lointain et attirant, mais sonnait simplement très bien à des oreilles étrangères.

Quand nous souhaitions passer du divertissement aux résultats, certains lieux de la vie nocturne arrivaient à se distinguer. Notre bar préféré était le Möbel Olfe, un point de rencontre populaire parmi ceux qui avaient des préférences sexuelles non conventionnelles. Il était situé à peu de mètres de la station Kottbusser Tor et, encore plus important, de notre appartement. Y régnait une atmosphère chaleureuse et une grande prédisposition à la bonne conversation, notre point le plus fort, raison pour laquelle était rare et décevante la nuit qui nous rendait seuls à notre appartement.

En peu de temps, le Möbel Olfe devint un second foyer pour nous. Nous arrivions tôt et nous « appropriions » le lieu. Nous choisissions un emplacement confortable et nous prenions le temps nécessaire pour nous

fondre dans l'ambiance. Les tables étaient petites, rondes et hautes ; l'on y était debout. De là, nous observions avec attention chaque femme qui entrait dans le bar. Nous attendions l'apparition de notre élue, moment à partir duquel nous agissions aussi vite que possible. Alors, l'un de nous (par exemple celui qui était favorisé par un regard) s'approchait d'elle pendant que l'autre gardait la table et offrait un soutien gestuel à distance. L'invitation devait être aimable mais audacieuse. Et nos intentions devaient être bien claires dès le début. Si la chance ne nous accompagnait pas, nous nous amusions à converser, rire et apprendre sur le cas perdu. Et ensuite, toujours, nous essayions à nouveau.

Il était improbable que la femme qui arrivait à notre table ne finisse pas avec nous dans l'appartement. La collaboration accentuait nos points forts individuels et l'alcool finissait par avoir raison des doutes que notre éventuelle compagne aurait pu avoir. Le baiser était le moment le plus important (et celui dont je jouissais le plus) et était réservé à celui qui avait réussi à établir la plus grande connexion. Dans le cadre de notre séduction collaborative, ceci était la seule petite et ludique concurrence que nous nous autorisions. Une fois exécuté, le baiser de l'un ouvrait la porte au baiser de l'autre. Parfois, nous en retardions le moment par pur plaisir et ce sursis devenait le premier jeu préliminaire de ce qui allait suivre.

Je ne peux plus désormais me souvenir de toutes les femmes que nous avons connues au Möbel Olfe, même s'il me serait impossible d'oublier Ingrid, Sofia, Juliane, Emma ou Sandra, avec lesquelles nous vécûmes des moments inoubliables. Mais le plus extraordinaire de toutes ces expériences était qu'elles se passaient en parfaite harmonie et complicité avec Olivia, que j'aimais profondément.

L'obscurité donnait de la consistance à notre relation, et nous ouvrait les portes d'un paradis ou les insécurités et les jalousies paraissaient des sentiments trop étrangers. Plus nous nous livrions au risque d'autres femmes, plus notre lien se renforçait. Comme un couple d'acrobates, nous nous exposions au danger des grands sauts en pleine confiance.

A mesure que nous repoussions les limites de notre aventure, je pus comprendre que parfois, pour se libérer, il faut chercher ce que l'on craint. L'attirance, le risque et même le rejet nourrissaient notre excitation, réalimentant notre lien. Les nouvelles femmes nous libéraient de la fatale

menace de la routine amoureuse et devinrent une solution aussi efficace qu'inattendue, ouvrant une voie qui se projetait sans obstacles vers le futur.

Toutefois, rien ne dure toujours et notre amour, comme celui de tous, était condamné à prendre fin. Nous, également condamnés à jouer notre rôle, nous ne l'accepterions pas. Après tout, c'est la seule attitude admissible devant les fins irrémédiables. Nous l'ignorerions d'abord (comme jusqu'à ce moment) et nous y résisterions ensuite.

Quand Rosalía est entrée au Möbel Olfe, je n'aurais jamais imaginé que sous sa présence chaleureuse se dissimulerait l'inévitable. J'ai su tout de suite qu'elle était latine (sa peau bronzée, sa manière naturelle de bouger, l'expressivité de son regard) et à en juger par son sourire, elle aussi sut que je l'étais. Et peut-être en sut-elle beaucoup plus. Avec Olivia, nous la choisîmes tout de suite, et peu de minutes après, Rosalía était en train de converser et de rire avec nous.

La connexion, sous la conversation, prit de l'intensité et, autrement qu'à d'autres occasions, ne subissait ni pauses ni interruptions. Nous pouvions tous le sentir, mais nous commençâmes seulement à nous inquiéter quand la situation perfora les frontières auxquelles la vie nous avait habitués et quand nous perçûmes un inconfort étrange qui, toutefois, en exigeait plus de nous. Nos physionomies se transfiguraient en expressions que nous n'avions jamais vues. En un certain point, nous ne voyions déjà plus nos visages, mais nos âmes. Les regards brûlaient et les corps, ingouvernables, cherchaient à se rapprocher. Jusqu'à ce qu'ils réussissent à se déchaîner, et nous nous embrassâmes avec une avidité qui se transforma bientôt en urgence. Quelques instants après, entre ongles et larmes, nous quittions le lieu.

C'était un vendredi soir et dans l'appartement il y avait de la nourriture, du vin et du désir à plus ne savoir qu'en faire. Nous nous sommes aimés avec exagération et sans repos. Le dimanche seulement, exténués, nous quittâmes l'appartement, Rosalía le fit le matin... et ce fut pour toujours. Nous le fîmes seulement l'après-midi, perdus, pour marcher en silence le long de la berge froide du fleuve Spree.

Le point le plus haut est, aussi, le premier point de la chute. Rosalía fut le nom de ce Point et nous ne pûmes jamais nous remettre de son irruption dans nos vies. Quelque chose de très fragile, que nous ne pouvions pas comprendre, s'était rompu de manière irrémédiable, même si cela

n'avait aucun sens de l'admettre ou de le confesser. Nonobstant, ce qui est fondamental, ce qui se loge au plus profond de notre âme, est quelque chose dont nous ne pouvons pas décider. Cela émerge simplement et finit par s'imposer.

L'incompréhension mutuelle avec Olivia se présenta pour la première fois dans nos vies, de manière presque imperceptible. Elle augmenta jusqu'à tout envahir, malgré la résistance que nous lui opposâmes. Des différences que nous avons toujours ignorées augmentaient au point de provoquer de cruels affrontements. La réconciliation était chaque fois plus courte et nous cédâmes à la tentation suicidaire de nous juger avec dureté. La patiente insatisfaction nous traquait et, après plusieurs semaines de chute libre, notre formidable histoire prit fin.

La distance nous sauva du vent violent des sentiments. Pendant des semaines, je divisai mon temps entre la dépression, dans mon lit, et les marches chaque fois plus courtes à travers la ville, dans lesquelles je cherchais des réponses qui m'aideraient à aller de l'avant. L'angoisse s'était emparée de ma poitrine et les pleurs ne pouvaient pas l'en déloger. Je ne pouvais presque pas manger. L'atmosphère désolante fut complétée par l'arrivée d'un hiver aussi dur qu'indifférent. En un temps trop court, ma vie à Berlin, la ville magnifique que je croyais avoir aimée, devint un enfer.

Je savais me trouver dans un piège dangereux, auquel je cherchais désespérément à échapper. Je changeai d'habitudes, visitai des lieux que j'avais relégués à plus tard et commençai de nouvelles relations, recours aussi rationnels qu'inutiles qui ne firent qu'accélérer la noyade. J'eus peur. Avec ma dernière bouffée d'oxygène, je déménageai à Gênes. Quelques insignifiances, comme le soleil, la nourriture et la beauté de villages alentour, me maintinrent à flot.

Je pensai à retourner à Berlin, mais ce ne serait déjà plus possible. Je pensai à chercher Olivia et Rosalía, mais je n'aurais jamais pu les trouver. Je pensai à tout oublier, mais quel sens cela a-t-il de penser à l'impossible ?

Après plusieurs mois à la dérive, je rentrai à Buenos Aires (d'où je me remémore cette histoire pour la énième fois), cherchant le modeste passé que j'avais cru heureux. Entouré de douleurs et de subtilités, je ne pourrais pas être dans un meilleur endroit. Et pourtant, il m'est impossible d'échapper aux fantômes omniprésents d'Olivia et de Rosalía. Tout me paraît insuffisant.

A l'encontre de ce que j'ai toujours soutenu, je laisse maintenant les sources de joie se situer en dehors de moi-même. Et ainsi, j'accepte de me condamner. Le bonheur interne est opportun, mais il n'est pas réel. Il est sûr, mais également limité. Chercher le véritable bonheur, c'est, en définitive, chercher le malheur.

C'est le printemps et, pour un instant, la délicate chaleur du soleil réussit à m'apaiser. Loin du bruit, assis sur un banc face à l'incompris Río de la Plata (2), je me demande si l'extraordinaire justifie le prix exorbitant de l'absurde.

(1) Habitants de Buenos Aires

(2) Fleuve de Buenos Aires

Le duel

Ce jour de décembre, Alexei avait dix-neuf ans. Il se leva tôt, suffisamment à l'avance pour prendre son petit-déjeuner habituel et arriver à l'heure à l'endroit convenu. Il pensa à se désister, mais non pas par peur de la mort, plutôt à cause de l'extrême fatigue qui l'exténuait depuis des mois. Il désirait plus que tout rester couché, à l'abri du douloureux monde extérieur.

Il se mit debout, s'enveloppa dans sa couverture et s'assit face au petit radiateur. Il resta là, immobile, durant plusieurs minutes. Quand il réagit enfin, il fit chauffer de l'eau et prépara un thé. Il le but accompagné de morceaux de pain dur. Quand il eut fini, il prit le miroir et se regarda. Il vit la chevelure décoiffée et la barbe ayant poussé. Il ne trouva rien, en revanche, qui le poussât à la lâcheté, rien qui en valût la peine.

Sa vie était une croix. Selon ses propres mots, il était « aussi malade qu'il pouvait l'être ». Un état aussi terminal que plein d'opportunités. La première d'entre elles, La Fin.

Il marcha jusqu'à la fenêtre et regarda à travers plus comme s'il n'avait envie de rien que comme s'il réfléchissait. La plaine de la ville lui permit seulement de voir les autres maisons du quartier. Par contraste, il se souvint du caractère accidenté de sa ville natale, Nizhny Novgorod, qui donnait des vues bien plus généreuses, qui invitaient au rêve. Il ressentit une nostalgie inhabituelle pour ce lieu qu'il n'avait jamais réellement apprécié. Quand il ne put plus traîner, il mit son manteau. Il rangea la chambre et ferma la porte avec l'espoir instinctif d'y revenir.

Il marcha lentement et résigné jusqu'au fleuve Kazanka. Le fleuve avançait calme, silencieux et imparable, comme la mort. Il regarda à l'ouest et pu contempler le Kremlin de la ville, avec la Tour de Siuyumbiké échelonnée qui se détachait. Il regarda ensuite à l'est, où son adversaire, l'aube et La Fin l'attendraient.

Le froid se faisait sentir à Kazan, même si le pire était à venir. Cela avait toujours été ainsi, mais il ne parvenait pas à s'y habituer. Pire, il le détestait de tout son être. Cette haine si viscérale était devenue sa dernière ancre, son espoir le plus décidé. Si La Fin devait être reportée, il n'en

doutait pas, il laisserait derrière lui toutes les réclusions et s'en irait en direction de n'importe quel sud : le Caucase, l'Italie... cela importait peu.

Le chemin s'ouvrait le long de la branche sud du fleuve. La possibilité que ce fût son dernier jour lui fit tout voir de manière plus brillante et il put percevoir des détails ignorés jusqu'alors, comme la surface gelée qui se fendillait ou les dures caresses du vent. La lumière gagnait du terrain et il devint plus évident que les nuages denses de couleur presque noire menaçaient de lâcher de la pluie ou de la neige, même si à l'horizon le ciel était clair dans toutes les directions. Il ne croyait pas à l'inexplicable, mais il céda tout de même à la tentation de voir dans les conditions climatiques un bon présage, comme le fit peut-être son adversaire en un autre endroit de la ville.

Sous l'apparence du bon sens, la peur entra enfin en scène. Il dut reconnaître que le duel ne résoudrait rien, pour personne. Au contraire, tous en sortiraient perdants. Mais il n'y avait plus de possibilité de rétrocéder. L'homme qui le regardait depuis un point plus haut de la colline n'imagina même pas qu'Alexei, avec son pas traînant et monotone, pouvait être en train de douter. La peur ne peut pas grand-chose à l'heure d'arrêter le destin.

Non. Comme d'habitude, il ne s'agissait pas de telle femme, ni de l'honneur, ni de la parole donnée. Il avait besoin de ce moment critique pour se libérer. Et quelle que soit l'issue, la libération arriverait.

Il arriva à l'endroit, où son adversaire l'attendait déjà. Il ressentit une étrange satisfaction : il préférait les histoires à deux. Il marcha vers lui et, quand ils furent face à face, ils se serrèrent la main fermement, cherchant à remporter par avance le duel. Ils se mirent d'accord sur le fait que le combat serait privé, sans témoins ni dénonciations. Le gagnant partirait et, anonymement, préviendrait la police. Comme ils en avaient déjà convenu, les armes seraient les mêmes et ils ne tireraient qu'un seul coup. Ils se serrèrent la main de nouveau, le code d'honneur était établi.

A partir de ce moment, tout se passa au-delà de sa volonté. Il se vit lui-même en train de bâtir l'issue d'une énorme absurdité que, pourtant, il était incapable de faire cesser. Il se vit marcher lentement et prendre position, relâcher son cou, respirer profondément, charger son arme. Il se vit, en définitive, devenir un personnage incompréhensible et grotesque,

comme ceux qui avaient partagé sa brève et dure vie. Ceux qui l'avaient tellement fasciné et qu'il avait cru impossible d'être.

L'issue lui parut rapide, surprenante et seulement un peu plus tard, douloureuse. Il tomba à genoux, avec les mains toujours plus rouges attrapant la partie basse de sa poitrine, et finit allongé dans la neige. Il put voir son adversaire courir vers lui, lui presser l'épaule en un geste manifeste de soutien, puis se diriger vers l'ouest en courant. Il put aussi voir La Fin approcher lentement.

La douleur et le froid augmentèrent. Mais sa liberté s'accrut encore plus, jusqu'à atteindre la plénitude. Une fois l'élément fondamental défini, il ne restait plus qu'à savoir s'il vivrait ou non. Deux officiers de police arrivèrent pour déterminer cela. Ils le chargèrent sur un de leurs chevaux et l'amènèrent jusqu'à la maison (orangée) de Fedorovsky, un médecin reconnu qui vivait près de là.

Fedorovsky crut être devant un de ces cas dans lesquels le rétablissement du patient se décide au plus profond de son âme. Le médecin fit sa part du travail et appliqua les gestes recommandés, ce qui se révéla efficace au bout de quelques heures. Quand Alexei se réveilla, les policiers l'interrogèrent, mais n'obtinrent que des réponses évasives déguisées de douleur. Le médecin expérimenté demanda aux policiers un moment en tête-à-tête avec le patient. Peu de minutes après, il sortit de la pièce pour leur dire qu'il s'était agi « d'une tentative de suicide erronée mais nécessaire ». Les policiers se regardèrent un instant. Désintéressés de la vérité qui ne menait à rien, ils en prirent note dans leur rapport et quittèrent le lieu.

L'hôtel

Pour Vili.

Nous nous sommes retrouvés au bord du Danube, près du magique Pont des Chaînes (dont le nom officiel est Széchenyi lánchíd) à Budapest. La couleur sépia de l'atmosphère, qui avait en plus une subtile teinte violette, me fait penser que le coucher du soleil arriverait bientôt. Et à en juger par nos vêtements, il est possible qu'il s'agisse d'un début d'automne.

Tu es arrivée très tard, même si je ne m'en suis pas rendu compte. Nous nous sommes pris dans les bras avec sentiment, pendant ce qui me parut deux longues minutes. La conversation se déroula pleine de douceur, alors qu'autour de nous, tout paraissait avoir été figé dans le temps. Non sans caresses, nous avons commencé à reconstruire l'intimité que nous avions eue par le passé.

J'étais allé jusqu'à Budapest pour te voir. Apparemment, tu m'avais beaucoup manqué. Tout suggérait que ce n'était pas la première fois que nous nous retrouvions dans la ville et que nous y avions été heureux. Et quand je dis tout, je me réfère à tes yeux, qui brillaient.

Après de nombreuses années dans ta chère Sofia, tu vivais maintenant à Budapest. Dans le quartier où tu avais toujours souhaité le faire, sur le côté ouest de la ville, pas loin du château de Buda. Je ne me souvenais pas que tu aies mentionné ce désir par le passé, mais j'étais sûr qu'il en était ainsi.

Tu voulais me montrer quelque chose, une surprise. Nous avons marché quelques centaines de mètres en nous tenant la main, en nous éloignant du fleuve jusqu'à arriver à ta voiture. Sans aucun doute, elle était rouge, mais je m'en souviens comme bleutée. Je te sentais plus déterminée, ou impatiente, ou avec moins de temps (ou peut-être tout cela était-il équivalent).

Nous nous sommes dirigés vers le nord, près du centre. Nous avons cherché « l'hôtel », comme tu me le dis avec naturel. L'idée de « l'hôtel » m'était familière, même si je n'arrivais pas à en saisir la signification, ni la raison pour laquelle nous allions à sa rencontre. En arrivant, tu me le

signalais : un très grand hôtel, sur un versant, de l'autre côté du Danube. Il était imposant, comme presque tout à Budapest, même s'il me faisait penser au Bâtiment des Archives Nationales. Il avait un toit multicolore, zigzaguant, comme celui de l'église Saint Mathieu.

Je savais que par le passé nous avions cherché « l'hôtel » avec insistance, mais que nous ne l'avions jamais trouvé. Même si je ne me souvenais pas — et ne me souviens pas — pourquoi. Et je savais que la raison de cette recherche résidait dans la phrase écrite sur le fronton du bâtiment, juste en dessous du toit.

Je pouvais voir la phrase mais ne pouvais pas — et ne pourrais jamais — la comprendre.

Nous nous regardions avec complicité, comme si moi aussi j'avais compris le sens de la phrase. Je fus surpris par notre contemplation de « l'hôtel » pendant de nombreuses minutes, en silence, peut-être avec la peur de ne pas le revoir (ou pire, de ne pas le revoir ensemble). Encore en silence, nous sommes retournés à la voiture et avons entrepris le chemin du retour vers ton appartement.

Tu avais préparé un repas au délicieux et intense arôme slave, même si je ne saurais pas dire ce que c'était, ni à quoi cela ressemblait. Tu terminais d'allumer la dernière bougie, tout le dîner devint orangé, quand je te pris avec force par derrière. Le dîner fut reporté, nécessairement et indéfiniment, parce que nous nous sommes enlacés, embrassés et aimés avec désespoir, jusqu'à ce que les bougies se consomment. Ensuite, quand l'obscurité fut complète, tout devint noir pour toujours.

L'applaudissement

Pour Jakun.

Il y a juste trente ans, en 2016, j'étais assis là où vous vous tenez maintenant. À l'époque, je n'avais que vingt ans. À côté de moi, trois étrangers un peu plus âgés que moi. Après une brève conversation décontractée, j'ai su qu'il s'agissait de deux Argentins et un Coréen. En raison de la proximité géographique, j'avais déjà rencontré des Coréens, mais c'était la première fois que je voyais un Argentin. Ils paraissaient entretenir une très bonne relation, même si j'avais l'impression, qu'à certains moments comme ceux que je décrirai ci-dessous, le Coréen n'appréciait pas la compagnie des Argentins.

A cet endroit, d'où je vous parle maintenant, se tenait le président. Il s'apprêtait à offrir le discours d'ouverture d'un événement dédié aux jeunes étudiants universitaires de cette institution, tout comme vous aujourd'hui. Le thème de la conférence était « Faites entendre votre voix ».

Le président était en fonction depuis plus de trente ans, dans un système n'ayant pas grand-chose à voir avec la démocratie. Et c'est peut-être pourquoi il était traité avec respect (derrière lequel, presque toujours se cache la peur) et la monotonie de ses discours était tolérée. N'ayant pas la moindre empathie pour le public, ces discours pouvaient durer jusqu'à trois heures, si insignifiants soient-ils.

Tel était le contexte lorsque le président a commencé son discours et que nous nous préparions tous à l'écouter certainement longtemps.

Dès les quinze premières minutes de discours, il était clair que plus personne ne l'écoutait. Et aussi que cela n'avait aucune importance pour lui.

Cependant, les Argentins à mes côtés ont commencé à se montrer impatients. Commençant d'abord par s'asseoir, puis bavardant entre eux et enfin en riant. Je me souviens qu'ils ont répété la phrase « Vamos redondeando, querido » ("Arrondissons mon cher "expression argentine pour demander d'abrèger) et c'était très drôle.

Vingt minutes après le début du discours, l'Argentin à côté de moi commença à remplir le formulaire de satisfaction. Peu lui importait que la

journée venait à peine de commencer. À la question sur le score de l'événement, il répondit en le notant avec un quatre. Pour justifier ce chiffre, il compléta la zone de texte avec le message suivant : "L'ouverture du président a été trop longue et sans intérêt." Étant donné qu'il ne parlait pas la langue, sa justification me semblait d'une audace considérable. Il est vrai, cependant, que la simple observation du public - tout le monde était sur son téléphone portable – la justifiait. Après quelques minutes, il décida de renforcer son argument : "Le message du président est contraire au thème de l'événement". Il repoussa la feuille, la regarda avec satisfaction et la mit soigneusement dans son dossier, comme s'il s'agissait du document le plus important de tous.

Après quarante minutes de discours, l'autre Argentin (qui avait une chemise bleue et rouge) expliqua quelque chose à son compatriote qui, par son langage gestuel abondant, semblait être un plan. Lequel impliquait tous les étudiants autour de nous, puisqu'après avoir fini avec son compatriote, il a commencé à offrir des instructions cachées au coréen et à tous ceux qui l'entouraient. Le premier Argentin en fit de même, en m'incluant :

_ Lorsque le président marquera une nouvelle pause, nous commencerons à applaudir. Et nous ne nous arrêterons pas jusqu'à son départ _ me dit-il, le pouce levé et une expression faciale optimiste (haussant les sourcils et secouant la tête affirmativement) ce qui ne laissait place à aucun refus.

Lorsque la première des pauses attendues arriva, les Argentins commencèrent à applaudir avec détermination. Plus pour l'inconfort de les laisser seuls que pour l'envie de rejoindre cette idée presque adolescente, les élèves voisins les suivirent. Puis le reste, si distrait, suivi par inertie. Les applaudissements surprirent le président, car il n'avait rien dit de pertinent. Il a d'abord ouvert les yeux en regardant le public, puis a cherché des explications parmi ses assistants, qui avaient également l'air perplexe.

Les applaudissements se sont répandus plus que la normale. Quand ils commencèrent à décliner, les Argentins applaudirent de plus belle, plus fort jusqu'à crier "Vamoooo" (une expression d'encouragement argentine très informelle), qui stimula le courage des étudiants aux alentours. Lorsque l'inconfort des étudiants fut plus grand que le souffle des Argentins, les applaudissements cessèrent et le président poursuivit son discours.

Les Argentins nous félicitèrent à voix basse et firent un signe (en déplaçant l'index de manière circulaire et la tête d'un geste affirmatif) que tous interprétions comme "quand il s'arrête, nous recommençons". Le Coréen, lui, enfouit sa tête dans ses mains et la secoua avec une profonde désapprobation.

Nous recommençons une dizaine de minutes plus tard, lorsque le président fit sa pause tant attendue pour boire de l'eau. Un énorme applaudissement à l'épicentre argentin éclata, devint gênant bien plus rapidement, puisqu'il s'agissait en fait de la continuité du précédent. Malgré cela, les applaudissements réussirent à se prolonger encore plus longtemps. L'inconfort du président et de ses conseillers devint évident. Également la peur chez certains étudiants. Finalement les applaudissements cessèrent.

Lorsque le président reprit son discours, sa voix était tendue et il montra une plus grande propension à commettre des erreurs. Les murmures augmentèrent au fil des minutes et il ne fit pas de pause. Après vingt minutes continues, le moment de repos tant attendu s'imposa à lui. Les applaudissements explosèrent à nouveau et cette fois, durèrent deux fois plus longtemps.

Les applaudissements cessèrent enfin lorsque cinq agents de sécurité se rendirent au fond de la salle et ordonnèrent aux Argentins de les accompagner à l'extérieur de l'enceinte. Les Argentins refusèrent de se lever et, croisant les bras, demandèrent des explications sur la raison de cette injonction. Dans un geste risqué, ils dirent qu'ils n'accepteraient que les ordres venant de la police. L'événement resta interrompu, avec des centaines d'étudiants, certains fonctionnaires et le président lui-même perplexe, face à la discussion tendue et cette révolte naissante. Quelques minutes plus tard, la police arriva. Après avoir insisté pour obtenir des explications, qui ne sont jamais venues, les Argentins acceptèrent de quitter la salle. Dans un geste de noblesse remarquable, le Coréen se retira volontairement pour les suivre.

Escortés par la police, les trois étrangers se dirigèrent vers la sortie sous le regard étonné de toute l'assemblée. Puis, une force intérieure que je n'avais jamais connue jusque-là m'envahit. C'était mon destin. Sans aucune possibilité de choix, j'ai commencé à applaudir. Mes collègues me regardèrent avec surprise, mais rapidement comprirent et me rejoignirent. Les applaudissements ne ressemblaient plus à de la diversion, mais à une

demande de mettre fin à tout cela. Ils étaient fermes, durs et monocordes comme le discours du président.

Après quelques minutes, le président comprit parfaitement le message. Rempli de fureur, il claqua son poing sur le pupitre, suivi de ses assistants, partit en jurant.

Lorsque tous les fonctionnaires disparurent, les applaudissements devinrent joviaux et festifs. Les étudiants ajoutèrent des cris et des chants. Alors que la célébration se répandait, nous nous sommes observés avec incrédulité et chaque regard renfermait de la reconnaissance.

Telle une cascade, les leçons à retenir vinrent à moi les unes après les autres. Ces leçons sont celles que je souhaite partager avec vous aujourd'hui.

N'acceptez pas de sermons ou de discours unilatéraux. N'offrez pas de révérence, encore moins la peur. Résistez avec intelligence, avec originalité et même avec joie. Les applaudissements aussi peuvent être un acte de rébellion. Demandez des explications et ne cédez pas avant de les avoir. Demandez, demandez toujours. Ne laissez pas seul, celui qui a raison. Ne parlez pas trop et écoutez attentivement les autres.

En tant que président de cette grande nation, je vous propose qu'aujourd'hui et toujours, avec plus d'actes que de paroles, vous fassiez entendre votre voix.

Le possible

«Son visage était déformé par le hasard ou le destin, mais c'était toujours elle.»

Peter Epr, évoquant ses retrouvailles tardives avec la félicité.

J'ai ressenti une attirance incontrôlable pour les deux dès le premier instant où je les ai vues, bien avant de commencer à converser avec elles. Elles avaient l'air d'être une seule, et elles se mouvaient ainsi, dans une syntonie qui, si elle n'était pas naturelle, avait l'air d'avoir été construite durant des années. J'avais besoin de m'approcher d'elles, sur tous les plans sur lesquels il me serait possible de le faire. Et cette fois, à la différence de nombreuses autres, mon désir ne se limitait pas à la simple imagination d'un homme, quand le confort ou l'insécurité finissent par s'imposer, mais au contraire j'étais complètement décidé à réaliser mes fantasmes.

Les plages paradisiaques de Thaïlande offraient un contexte idéal. L'esprit de vacances, de liberté, d'aventure, se sentait dans chaque centimètre de l'île sur laquelle le destin nous avait réunis dans le même, et très court, espace-temps. Le soleil écrasant déshabillait les corps, les bronzait, les faisait transpirer. Le repos nous remplissait d'énergie et la menace de la fin nous poussait à la libérer sans spéculer.

Elles étaient hollandaises, ce qui était un grand argument, même suffisant ; leurs noms, Hannah et Inge, le renforçait. Elles étaient très belles, mais pas au point de les rendre être inaccessibles. Et elles avaient quelques années de plus que moi, ce qui me permettait, et même m'engageait à une plus grande audace. Enfin, je supposai que la recherche de nouvelles expériences les avaient menées jusque-là. Comme c'était presque toujours le cas.

Mon côté latin trouvait parfaitement sa place dans ce scénario et je n'hésitai pas à accentuer les stéréotypes qui — je le savais — joueraient dans leurs pensées. Ceci était encore plus important à l'heure de la première impression, de telle façon qu'au moment de m'approcher d'elles pour la première fois, sur la plage, je le fis de manière décontractée et souriante, mais également décidée. La conversation et la nuit s'avancèrent rapidement. Je ne perdais pas l'occasion de faire des blagues sur leur beauté et sur leurs

âges. Elles m'invitèrent à dîner avec elle, ce que j'interprétai comme une prime à mon audace.

Hannah porta le premier coup à mes intentions, quand elle mentionna tardivement l'existence de son fiancé. Et le second coup, moindre, fut porté par Inge, quand elle confirma ne pas en avoir. Raffermi, je décidai de ne pas porter attention à ce type de déclarations qui s'étaient révélées tant de fois être une simple formalité, une étiquette nécessaire à la conversation.

Les jours suivants n'apportèrent que des émotions intenses, c'est-à-dire du bonheur. Et même pour un moment, je pus l'oublier, elle qui était si loin. Nous avons parcouru l'île en vélo, en visitant chacun de ses recoins. Nous nous sommes baignés sur chaque plage secrète ; quand la situation le permettait, nus. Et chaque après-midi nous participions à une partie de volley qui se poursuivait jusqu'au coucher du soir, avec d'autres voyageurs qui venaient des coins les plus reculés du monde, avec leurs langues et leurs traits exotiques.

Lors d'une partie que nous étions en train de perdre sans trop de préoccupation, nous nous sommes séduits, lentement et silencieusement, avec la suggestion implicite et menteuse que rien de concret n'arriverait.

Je les désirais véritablement et je laissai ce désir s'exprimer avec transparence chaque fois que je le pus. Sans obstacle, mes instincts s'inclinaient vers Hannah, ce qui équilibrait le lien complexe qu'à trois, conscients ou non, nous étions en en train de construire.

Ce fut un soir, en marchant ensemble, qu'Hannah me confessa son insatisfaction au sujet de la vie qui l'attendait à son retour en Hollande. Une tentation compréhensible lorsque l'on se trouve entouré de palmiers et d'eaux phosphorescentes. Je l'écoutai attentivement, alimentant sa confiance, et je partageai avec elle ma vision du sujet, une de mes obsessions. Il me sembla l'avoir émue, et je sus à ce moment-là avec certitude, qu'elle me désirait.

Ces quelques jours avaient paru des semaines et la fin de l'aventure partagée commençait à s'entrevoir. La proximité émotionnelle et physique était devenue impossible à cacher. Un sentiment naturel de nostalgie prématurée s'ajouta au cocktail déjà dense de sensations qui grandissait entre nous. Le moment des décisions s'approchait, et, même si nous n'en parlions pas ouvertement, nous pouvions tous le sentir.

Cette nuit-là, la dernière, nous partageâmes deux bouteilles d'un vin délicieux sur la plage, sous la protection d'une mer calme et de milliers d'étoiles. Après une longue conversation et un long silence qui disait tout, je les ai embrassées, d'abord Hannah, puis Inge. Ces baisers furent de purs sentiments. Les caresses se muèrent en intensité et l'éternelle chaleur thaïlandaise devint insupportable.

Alors, subitement, pendant que j'embrassais Inge, Hannah me lâcha la main, se leva d'un même mouvement et nous abandonna. Sans interrompre Inge, qui demeurait imperturbable par le départ de son amie, j'essayai de comprendre ce qui se passait. Les baisers d'Hannah, encore frais en moi, me firent comprendre que je devais chercher les réponses dans sa tête et non dans son cœur. Peut-être son fiancé, peut-être Inge, peut-être les deux.

Avec difficulté, j'arrêtai Inge un moment et j'essayai de la convaincre d'aller à la recherche d'Hannah. Mais sa seule réponse, corporelle et silencieuse, fut sa détermination à occuper fermement le vide que son amie venait de laisser. Vaincu par l'énergie de son opposition, je m'en suis remis à la consommation incomplète de notre relation triangulaire. Quand nous ne pûmes plus rester sur cette plage (une solitude imparfaite, une obscurité insuffisante), nous décidâmes de marcher vers le sud, où nous espérions trouver l'intimité qu'offre en général l'éloignement.

Nous arrivâmes au point où la plage se terminait. Seulement là nous découvrîmes les ombres et la tranquillité que nous cherchions. Il y avait un grand mur gris, quelques rochers et quelques pâturages. L'endroit était le moins visible, parmi tous ceux que nous avons parcourus pour arriver jusqu'à ce recoin oublié, mais parfois la beauté prend la forme du nécessaire.

Sur cette plage agonisante, avec la même mer à nos côtés et sous les mêmes étoiles, nous avons recommencé notre rituel de baisers. Nous nous sommes aimés comme si c'était la première ou la dernière fois — en fait, c'était le cas —, pendant que sans le dire nous pensions à Hannah.

Quand l'aube commença à s'insinuer, nous nous sommes levés et habillés. Main dans la main, nous sommes retournés à l'appartement où Hannah dormait peut-être. En arrivant, toujours dehors, je dis au revoir à Inge avec un long baiser chargé de contradictions qui emplit ma poitrine d'angoisse. Elle me regarda m'éloigner et lui envoyer un dernier baiser à

distance avant de tourner au coin de la rue. Ensuite, sans pouvoir retenir les sanglots, j'ai marché jusqu'à mon hôtel, désorienté.

Fiction ou réalité

Pour Lisa.

J'ai rencontré Martha Argerich à Frankfort, le jeudi 10 mars 2016. Ou peut-être le jour suivant, je ne me souviens déjà plus bien. Ça n'a pas été facile de concrétiser cette rencontre. Elle vivait à Bruxelles, moi à Buenos aires, et nous bougions souvent. Il est possible qu'un autre fait, beaucoup plus fondamental, s'interposât entre nous. Elle était une célébrité artiste, alors que j'étais un complet inconnu. C'est-à-dire qu'elle n'avait pas la moindre idée de mon existence.

La rencontre eu lieu au Musée allemand du Cinéma, un des rares endroits à Frankfort où la fiction ne recule pas devant la réalité. Il y avait là un café très élégant et très allemand. Le choix du lieu fut le mien et ne dut rien au hasard. Il s'agissait de l'un des arguments les plus forts par lesquels je prétendais convaincre Martha d'accepter mon invitation à nous rencontrer. Si moi, cet inconnu complet, la décevais, il lui resterait au moins la consolation d'avoir connu ce lieu.

Un autre de mes arguments s'appuyait sur une lettre d'invitation élaborée et inusuelle que je lui avais préparée. En expliquer le contenu me demanderait un autre récit presque aussi long que celui-là, raison pour laquelle l'explication sera remise à une autre occasion. Ce que je peux par contre mentionner, c'est que cette lettre incluait la promesse de lui ajouter une dédicace de ma main, si nous nous voyions.

Le dernier de mes arguments était objectivement le plus faible, mais même ainsi, c'était mon préféré et je croyais en son potentiel. Kati, la femme à qui je pensais tous les jours à cette époque, avait une ressemblance physique frappante avec Martha (avec une génération de différence), vivait à Frankfort et était aussi conviée à participer à notre rencontre.

Ces arguments que certains pourraient signaler comme « empreints de fantaisie » surgissaient de l'impérieuse nécessité d'étayer la vérité, catégorique mais insuffisante. Je voulais vraiment assister à son concert à Frankfort, le 9 mars 2016 à 20 heures, mais je n'avais pas trouvé le moyen

de coordonner mes vols, bus et trains (depuis Buenos Aires) pour arriver à temps.

Les infortunes, si l'on sait en rechercher les conséquences, ont l'avantage d'ouvrir de nouvelles possibilités. Et une rencontre personnelle avec Martha fut cette nouvelle possibilité qui me remplit de motivation et d'enthousiasme.

Une fois la lettre pour Martha écrite, le défi suivant consistait à la lui faire parvenir et réussir à ce qu'elle fût lue à temps. Une option pour y arriver consistait à envoyer la lettre ouverte, exposant son caractère inusuel aux intermédiaires. Cela signifiait trop leur faire confiance, raison pour laquelle je décidai d'utiliser une enveloppe au design calculé et voyant. Elle était d'une couleur claire mais pas jaune, avec une subtile touche infantile et un titre prétendument intrigant :

MARTHA ARGERICH

Si le contenu de cette enveloppe est lu aujourd'hui,
il pourrait devenir réalité.

Sinon, non.

Préciser lesquels de ces facteurs incitèrent Martha à accepter mon invitation serait un pur exercice d'imagination. Et l'imagination n'est pas mon fort. Pendant la rencontre, elle mentionna que la lettre avait été « peu habituelle » et ceci me suffit largement.

La ressemblance physique entre Martha et Kati fut le premier et inévitable sujet de conversation. Il servit de plus d'excellente excuse pour « briser la glace », faisant place à la sensation chaleureuse que nous nous connaissions depuis longtemps.

Cette ressemblance que Martha qualifia d'« irréaliste » fut le déclencheur du sujet qui occupa presque toute la conversation : les limites entre la fiction et la réalité. Peut-être influencé par ma formation d'ingénieur, je soutenais que la réalité (celle de l'auteur) était ce qui finissait par donner forme à la fiction. Martha voyait les choses à l'inverse, c'était la fiction (et elle y incluait l'imagination) qui entraînait la réalité. De plus, elle pronostiqua que dans « très peu de temps », elle aurait l'opportunité de me démontrer qu'elle avait raison.

- C'est ce que j'attends. Le temps démontre tout, rien que par le poids de son éternité — ai-je répondu en souriant.

- Je ne suis pas si sûre que le temps soit éternel — intervint Kati -. De toute façon, je préfère y penser comme le déterminant principal de la consistance, de la vraie ligne qui divise les fictions des réalités...

Kati ne précisa pas si elle considérait la consistance comme un attribut de la fiction ou de la réalité, mais quiconque aurait été présent n'aurait pas eu besoin d'éclaircissement.

La conversation continua pendant presque une heure, jusqu'à ce Martha annonçât qu'elle devait se retirer. En nous disant au revoir, elle nous confia d'humeur joyeuse que notre rencontre lui avait paru « sortie d'un conte ».

- Les moments qui ressemblent à de la fiction sont les meilleurs de la réalité. Qu'elle est faible la distance entre ces deux mondes — dit-elle pensive.

J'avais réfléchi longtemps à la question, de sorte que je ne doutai pas à lui répondre.

- C'est vrai. Souvent, la fiction et la réalité ne sont qu'à une décision de distance.

Buenos Aires, le 29 février 2016.

Le dîner

*«Trông ra cửa Tam quan, thấy một người con gái rất đẹp.
Ông bèn đi theo thì chợt người ấy biến mất.»
Bích Câu kỳ ngộ*

*« Il regarda par la fenêtre et vit une très belle femme.
Il descendit la chercher, mais elle avait disparu. »
Une rencontre étrange à Bich-Cau*

C'étaient les premières heures de la nuit. Une cascade de mots incompréhensibles envahit la scène de mes rêves -dont je ne me souviens plus- jusqu'à mon réveil, devenant la voix mondaine du conducteur qui émanait des haut-parleurs du car. Je me suis senti particulièrement fatigué, mort de faim et seul. J'ai contemplé l'intérieur du car et je fus de nouveau surpris, comme la première fois que j'étais monté dedans. Il y avait trois files et deux niveaux de sièges-couchettes, avec deux niveaux de cinq places tout au fond. Je me trouvais à une de ces places du niveau supérieur au fond, avec quatre autres jeunes gens que supposai vietnamiens.

Pendant que je me dégourdissais, je perçus un climat de silence relatif. Les télévisions qui avaient diffusé des performances de karaoké étaient éteintes. De même que les portables de plusieurs passagers, qui au début du voyage s'étaient occupés à jouer sans baisser le volume.

Le car était arrêté. Les passagers se levaient et se dirigeaient vers la porte avant. Nous étions tous pieds nus et, à mesure que nous descendions, nous chaussions une des paires de tongs que le conducteur avait disposées sur le sol près de la porte.

Une fois en bas, je me fis un panorama général. Nous étions dans un relais classique de bord de route, situé à quelque'endroit du centre du Vietnam. Je trouvais dehors une brise fraîche que je croyais oubliée, après des semaines de chaleur suffocante dans le sud-est asiatique. La crainte de me retrouver coincé dans ce lieu anonyme me poussa à mémoriser le car et sa plaque d'immatriculation avant de m'éloigner.

Je contemplai le ciel propre et étoilé, avec la lune presque pleine. Pendant que j'étirais mes muscles engourdis par l'inconfort du car, je profitai de la pureté de l'air durant quelques minutes.

A une extrémité du relais, il y avait un renard qui nous regardait intensément. Il était assis à la limite à partir de laquelle tout devenait obscur. J'eus la sensation qu'il était concentré sur moi. Je cherchais la complicité — ou peut-être la sécurité — des autres passagers, mais personne ne s'en était rendu compte. Certains se dirigeaient vers les toilettes, d'autres fumaient (ou réfléchissaient en fumant) et d'autres continuaient de descendre du car. Peut-être n'étaient-ils pas suffisamment réveillés. Ou peut-être que les renards étaient courants dans cette zone et que personne ne s'en préoccupait. Pour confirmer mon soupçon, je marchai en diagonale vers une autre extrémité du relais. Il y poussait un arbre de santal, au parfum très intense, qui me rappela une phrase de Tagore : « Sois comme le santal, qui parfume la hache du bûcheron qui le blesse ». En effet, le renard suivit mon déplacement de la tête, accompagnant chacun de mes pas. Je m'arrêtai et le regardai fixement quelques minutes. Le renard et son regard concentré sur moi restèrent immuables.

La situation avec le renard était arrivée à un point mort, de sorte que je l'abandonnai et que je suivis les passagers qui se dirigeaient vers les toilettes. Pendant ce temps, je me demandais si l'arrêt serait suffisamment long pour manger quelque chose.

Quand je suis revenu des toilettes, j'ai trouvé le conducteur et ses assistants en train d'organiser les passagers en un groupe de tables. Comme j'étais le seul étranger, ou le seul avec un aspect très différent, toute l'attention était portée sur moi, comme elle l'avait été dès que j'étais monté dans le car. C'était peut-être la première fois que ces gens voyaient un occidental en direct. Et comme si ça ne suffisait pas, en train de réaliser des tâches aussi mondaines que manger ou aller aux toilettes. Un des assistants s'approcha et me dirigea vers l'une des tables, avec deux hommes et trois femmes. Pendant tout le repas, ils me regardèrent avec dissimulation, sans oser me parler. Je ne pus pas savoir s'ils se connaissaient ou non, parce qu'ils ne parlaient pas non plus entre eux.

Il me fut impossible de ne pas porter attention à la femme attirante habillée en violet. Elle était assise seule à une table plus petite, à quelques mètres de distance. Elle était jeune, disons qu'elle était grande et avait un

corps sportif qui dégageait de l'assurance. De plus, elle paraissait un peu étrangère aux mouvements qui se produisaient dans le relais.

Sur notre table, il y avait une dizaine de plats à partager, placés au centre. Ils contenaient différents mets coupés en morceaux. A côté, il y avait un copieux plat de riz blanc, avec une grande cuillère et plusieurs petites assiettes creuses. L'un des hommes prit le contrôle du plat et servit des portions de riz dans chacune des petites assiettes, en les passant aux autres convives en souriant.

Je décidai de me comporter de la manière la plus neutre possible et de suivre l'exemple des autres. Une fois le riz servi, celui qui servait commença à distribuer les paires de baguettes pour manger, en les nettoyant délicatement avant de les remettre. Par chance, j'avais appris à les utiliser au cours des semaines précédentes.

Pendant que j'attendais que les autres commencent à manger, je décidai de regarder furtivement la femme en violet qui m'avait tant attiré. Avec discrétion, je la cherchai parmi les têtes qui s'interposaient entre nous. Quand je la trouvai enfin, je fus surpris d'être confronté à son regard pénétrant. Un regard très différent de celui des autres femmes asiatiques. Et plus encore. Très différent de celui de toutes les femmes que j'avais rencontrées jusqu'à présent. J'ai soutenu le regard de la femme en violet pendant que mon cœur accélérait, mais cela ne la perturba pas ni ne la fit douter. Son regard était ferme mais serein. Il avait une dureté qui, pourtant, était douce... comme si un temps très long avait transformé en force une grande douleur.

Un couple de passagers, en s'asseyant juste entre nous, réussit à nous séparer. L'échange de regard avait été exténuant pour moi, de sorte que l'interruption fut un grand soulagement. J'étais impressionné et, contrairement à d'autres fois, je ne savais pas quoi faire ensuite.

Une des femmes de ma table avait commencé à manger et les autres la suivirent, donc j'ai décidé (d'essayer) d'arrêter de penser un instant à la femme en violet et de me joindre à eux. J'ai commencé par sélectionner les plats qui étaient plus faciles à manipuler avec les baguettes, comme les cubes de tofu. A mesure que je pris confiance, je m'aventurai vers les autres plats, dont certains m'étaient complètement inconnus. L'un des plats contenait une sorte de tortilla qui avait l'air délicieuse, mais qui pour une raison quelconque n'était pas coupée, de sorte qu'il me fut impossible d'y

accéder avec mes baguettes. Une minute plus tard, je pus voir comment l'un des hommes utilisait les siennes pour la couper et se l'approprier lentement sous mon regard impuissant. Je n'eus pas d'autre choix que de me concentrer sur les aubergines, les tomates et quelques appétissants cubes orangés.

A mesure qu'ils finissaient de manger, les passagers se levaient et se dirigeaient vers les toilettes, le car, ou se tenaient debout près de la route. Les tables où nous étions en train de manger se libérèrent une à une et je sus qu'un nouveau contact visuel avec la femme en violet arriverait de manière irrémédiable. Ma surprise fut extraordinaire lorsque le couple devant moi se leva et laissa place à un vide énorme. Il n'y avait personne. La femme en violet avait disparu. Immédiatement, je la cherchai du regard dans tout le relais. Il était ample et visuellement dépouillé, sans obstacles qui pouvaient la cacher. Il était impossible qu'elle fût sortie sans que je ne m'en rende compte.

Je parcourus tout le relais et évaluai toutes les hypothèses, sans résultats. Il n'y avait qu'un seul car, le nôtre. Je m'approchai des serveuses et à force de gestes, j'essayai de les interroger sur la femme en violet, sur ce qu'il avait pu advenir d'elle, mais tout cela fût vain. Les serveuses ne comprenaient pas ou ne voulaient pas comprendre.

A la recherche d'autres perspectives, je m'assis sur la chaise que la femme avait occupée quelques minutes auparavant. Je m'imaginai moi-même vu de là. Je balayai la table du regard et je découvris, dissimulée, une petite brindille. A l'odeur que je pouvais encore reconnaître, je sus qu'elle était de santal. Je sentis que je devais la garder, alors je la rangeai dans mon sac à dos.

Je continuai à contempler la scène, cherchant des réponses que la raison me refusait. Sur l'un des larges murs de l'établissement, il y avait une série de toiles peintes. Je sursautai en identifiant sur l'une d'elles une femme vêtue de violet. La scène se tenait dans une ambiance domestique. La femme en violet était seule et semblait être en train de préparer un repas, peut-être un petit déjeuner.

Avec un mélange d'anxiété, et — je dois l'admettre — de peur, je m'approchai de la toile pour l'examiner avec plus d'attention. Je sentis que je devais l'avoir, alors je la pris. Avec une extrême précaution et un subtil tremblement des mains, je fis semblant d'en étudier les détails. Avec la toile

en ma possession, je commençai à marcher devant chacune des autres toiles, en les observant minutieusement, feignant un intérêt patient qui ennuerait ceux qui pouvaient être en train de m'observer. La succession de toiles m'amena jusqu'au bout du relais où j'avais vu le renard. Je crus deviner son regard mais ne réussis pas à l'apercevoir. Je m'engageai un instant dans l'obscurité et je rangeai la toile dans mon sac à dos. Essayant de marcher avec naturel, je retournai jusqu'au car.

Avant de monter, je laissai les tongs près de la porte. Une fois à l'intérieur, j'allai jusqu'au fond, où les quatre garçons vietnamiens s'étaient déjà couchés. Je m'installai et m'endormis facilement. Je me réveillai seulement le jour suivant, lorsque nous arrivâmes à Hanoi.

La mosquée Asimov

C'est la première fois que j'écris sans être en vie. Je n'ai jamais cru qu'une telle chose fût possible, mais il me fut confirmé une nouvelle fois que les faits finissent par s'imposer aux théories. Je suis heureux de pouvoir le faire de nouveau après presque vingt-cinq ans. Je me sens plus léger et libre, sans le poids de mon corps ni de mon histoire. Le revers de la médaille est l'absence de mon obsession intarissable, de plus qu'une force intérieure beaucoup plus faible et nonchalante. Tout paraît indiquer qu'être vivant est le moteur le plus puissant de la littérature. Ou peut-être s'agit-il d'être soi, même de manière complète.

C'est aussi la première fois que j'écris en espagnol. Le monde a l'air très différent de ce point de vue, plus doux, plus arrondi et plus musical. Je vois les couleurs de manière plus intense, surtout le rouge et le vert. L'inconsistance m'est moins problématique et je n'écris plus pressé, ce qui provoque une préoccupation compréhensible chez Juan.

Même si je préférerais le faire seul, cela me convient d'écrire avec l'aide de Juan. Sa formation technique, sa capacité d'abstraction et son style austère me permettent de m'en tirer commodément. A la différence de tant d'autres, comme McCartney, il ne voit pas l'intérêt de me charger de ses idées, même s'il se trouve dans une position idéale pour le faire. De plus, il a fait l'effort de me connaître pour que je puisse m'exprimer de la manière la plus authentique possible. Il a lu plusieurs de mes essais, romans, interviews et biographies. Cela a été plus que suffisant. Je ne pourrais pas exiger qu'il lise, en plus, mes cinq cent livres ou mes quatre-vingt-dix-mille lettres. Tout ce travail, il l'a fait dans la perspective de m'aider à accomplir un de mes rêves : visiter personnellement la mosquée Asimov, construite par mes ancêtres dans la ville de Kazan, Russie.

Il est possible que vous ne le sachiez pas, mais je suis né dans l'ancienne Union Soviétique. Ma famille a émigré aux Etats-Unis quand j'avais seulement trois ans. Mes parents ont eu le courage de laisser derrière eux tout ce que la vie avait prévu pour eux et d'aller à la recherche de ce qu'ils désiraient pour notre avenir. Entre plus, ils ont pris de grands risques pour le faire à temps, étant donné que les Etats-Unis ont imposé des

restrictions sévères à l'immigration de juifs russes peu de temps après notre arrivée. Une fois là-bas, mes parents ont ouvert une boutique de friandises, où ils vendaient des journaux et des revues. Ce matériel de lecture s'avéra indispensable pour que je puisse développer ma passion de l'écriture.

Ne pas avoir visité la mosquée, source de fierté pour notre famille, me fait me sentir endetté. Non seulement vis-à-vis de moi-même, mais aussi de mes parents. Et aussi de ces ancêtres qui ont cru qu'il était possible de la construire et l'ont fait, malgré les nombreuses difficultés qu'ils ont dû affronter pour y arriver.

J'ai toujours eu peur de voyager en avion, c'est pourquoi je ne l'ai fait que deux fois de toute ma vie. Aucune des deux ne fut destinée à visiter Kazan. Mes amples connaissances scientifiques et ma confiance dans les statistiques n'ont pas pu grand-chose face à cette peur qui émergeait du plus profond de mes entrailles. Je n'ai pas non plus voyagé en bateau, faisant semblant de croire que mes engagements éditoriaux m'en empêchaient. Mais je ne suis pas naïf et je n'ai jamais pu me tromper moi-même. Il s'est agi de simples excuses pour dissimuler la faiblesse de mon esprit. Je n'ai même pas pris le temps de voyager dans le monde, plus accessible, de la littérature, bien que j'aie tant écrit.

Mais maintenant je veux passer outre tout ce chagrin. Je suis à Kazan et c'est ma chance de changer un destin qui paraissait clos. Je serai là durant quatre nuits, en compagnie d'Alena, la guide russe qui officiera d'interprète avec les personnes que nous rencontrerons dans la ville.

Alena est une très belle femme, ce qui ne me surprend pas, étant en Russie. Le malheur de ne pas parler russe, en étant russe, paraît illimité.

Il y a désormais peu de choses qui me surprennent, mais Kazan m'a surpris par sa beauté, renforcée par les fameuses eaux de l'ample et majestueux fleuve de la Volga. La ville est située à environ huit-cents kilomètres à l'est de Moscou et c'est la capitale de la République du Tartaristan. Sa population se compose de Russes ethniques (chrétiens orthodoxes), et de Tartares (musulmans), des peuples très différents qui ont appris à vivre ensemble de manière exemplaire.

Après avoir parcouru les rues centrales paisibles et son Kremlin, nous nous sommes dirigés vers le vieux district Tartare, le quartier tartare par excellence. L'on y trouve la plupart des cinquante mosquées qu'abrite la ville. De presque tous les points du quartier, il est possible de voir le

minaret d'une mosquée. Elles sont toutes différentes et les découvrir à chaque coin de rue procure un inexplicable plaisir.

Je suis un passionné d'histoire, c'est pourquoi il me fût fascinant de découvrir comment les Tartares ont fini par peupler ce quartier. Cette histoire comprend une légende émouvante. Après que les Russes ont pris Kazan en 1552, les musulmans ont été expulsés derrière le lac Kaban, à ce moment-là en dehors de la ville, pour leur rendre difficile l'accès au Kremlin en cas de révolte. Les incalculables trésors du Kan tartare démis — que j'imagine intangibles — ont alors été cachés dans le lac, où un gigantesque serpent Azhdaha les protège.

Pendant que j'imagine l'apparence de l'Azhdaha, nous arrivons à la mosquée Asimov. Ce que nous voyons en premier en sortant de la voiture sont des réparations en cours, ce qui me déçoit franchement. Avec une partie couverte de matériaux de construction et l'autre avec ses briques visibles, l'image est assez différente des photos que j'avais vues. Après quelques minutes, ayant surmonté ma déception initiale, je me réjouis de comprendre que les travaux permettront à beaucoup d'autres d'en profiter à l'avenir.

En raison de mes origines juives, je remarque immédiatement l'étoile de David qui couronne la mosquée, symbole qui dans le monde musulman est connu comme le Sceau de Soliman. Ces origines ne font pas de moi quelqu'un de religieux, même si le sujet m'intéresse d'un point de vue historique et philosophique. Mon père était un juif orthodoxe, avec une solide formation. Mais il ne portait pas ces croyances en son cœur, de sorte qu'il n'a jamais cherché à ce que je suive ses pas. Même si d'une autre façon, j'ai suivi son exemple en devenant un agnostique sans conviction. Seulement par manque d'arguments rationnels pour admettre que, dans mon cœur, je suis athée. C'est-à-dire, un croyant en la fin définitive. Cette malheureuse foi renferme, toutefois, un bénéfice possible : le devoir de ne pas laisser de comptes non réglés.

Nous entrons enfin dans la mosquée et une dame très chaleureuse, après nous avoir interrogés, exprime un amour inattendu pour l'Argentine. Elle nous présente aussi Azat, l'Imam en charge de la mosquée, avec lequel nous entretenons une aimable conversation. A notre demande, il nous confirme que je n'avais jamais visité la mosquée, ce que nous savions évidemment déjà. En commentaire, il ajoute que beaucoup de touristes —

sans la moindre intention d'accomplir un rêve — arrivent chaque jour pour visiter le lieu, encouragés par cette histoire. En l'apprenant, je ne peux pas éviter d'être déprimé.

L'Imam nous explique qu'au départ, la mosquée était une simple structure en bois. Seulement en 1887, après avoir obtenu les permis nécessaires, mon grand-oncle Murtaza Asimov a pu commencer une nouvelle construction à base de pierres, qui perdure jusqu'aujourd'hui. Inconsolable, comme me l'on confirmé plusieurs parents, il est mort avant de la voir achevée. Il semble que les Asimov ont une prédisposition génétique à arriver trop tard.

A l'intérieur de la mosquée, la première chose qui attire mon attention sont les fenêtres aux vitraux colorés. Un arrangement inusuel dans le monde musulman, comme nous le confirme l'Imam. Le blanc des murs rehausse les fenêtres et le rouge du tapis principal. La mosquée est assez petite, avec une ambiance calme et spirituelle. J'ai l'idée que c'est un bon endroit pour écrire, une idée presque opposée à mon ancien fantasme de le faire dans un kiosque de métro à New York.

Nous sortons dans la cour et, accolée à la mosquée, nous trouvons la madrasa. Comme ce sont les vacances, nous pouvons parcourir ses installations, pas trop étendues, la cour et l'aire de jeux. Je suis enthousiaste à l'idée que peut-être un jour, les étudiants qui prennent des cours ici liront quelques-unes de mes histoires. Prévoyant la possibilité qu'ils lisent aussi ces lignes, j'aimerais profiter de ma position privilégiée pour leur dire quelque chose d'important : ne perdez pas de temps, courez après vos rêves.

Après avoir pris congé de l'Imam et de la dame chaleureuse, nous quittons la mosquée. Ce fut une visite critiquable, je le sais, mais je n'ai pas voulu perdre cette dernière opportunité d'essayer. J'ai fait face à mes ombres, et, grâce à cela, j'ai atteint une meilleure compréhension. Sans aucun doute, l'une des plus belles expériences de la vie... et de l'après. Maintenant je me sens beaucoup mieux. Juan est fier de moi. Et moi aussi.

Le fugitif

Pour Fabián.

Il n'est pas difficile d'obtenir des informations sur Dagan Zhou. Une simple recherche sur Internet nous apprend qu'il s'agit d'un ancien diplomate chinois. On se souvient de lui jusqu'aujourd'hui pour ses chroniques de voyage dans l'Empire Khmer, situé sur le territoire de l'actuel Cambodge, où il a servi la royauté chinoise jusqu'à la fin du XIII^{ème} siècle. Les informations nous apprennent aussi qu'il n'existe pas de registres (chinois) de cette mission diplomatique et qu'il y a très peu de certitudes sur la façon dont se sont déroulés ses jours postérieurement à la mission.

Les chroniques s'intitulent «Les coutumes dans l'Empire Khmer» et l'on s'y réfère actuellement comme aux «Coutumes du Cambodge». Elles comportent quarante pages, seulement un tiers de l'original (les pages manquantes sont considérées comme perdues). Dans ces pages, Dagan Zhou développe, dans une écriture chinoise classique (avec quelques expressions idiomatiques locales), la plus complète description dont l'on a trace sur les coutumes quotidiennes des habitants d'Angkor, la capitale de ce puissant Empire. Elle est considérée comme la plus grande ville du monde jusqu'aux temps de la révolution industrielle. L'on estime qu'elle a eu jusqu'à un million d'habitants et que ses seuls temples ont demandé plus de matériaux que l'ensemble des pyramides égyptiennes.

Dagan Zhou décrit aussi en détail les magnifiques temples d'Angkor et s'arrête en particulier sur le temple d'Angkor Wat. Il souligne à son sujet que «selon les sages instructions du roi Khmer, il est orienté vers l'ouest, tournant le dos au matin (le lever du soleil), en opposition diamétrale avec tous les autres temples, à leurs constructeurs (les rois précédents) et à toutes les idées fondamentales (sur Dieu, la Mort et le Temps)». En raison du manque du document original complet, la subtile citation passe inaperçue, y compris pour les étudiants modernes. Le Roi Suryavarman II, constructeur du temple d'Angkor Wat, fut le premier des Rois Khmers à croire — ou à savoir — que le temps pouvait être parcouru arbitrairement, y compris en

direction du passé. Il n'est pas fait mention, en revanche, des pénalités que déchaînerait l'audace d'entreprendre un tel voyage.

Avec un peu plus d'études l'on peut savoir, en plus, que Dagan Zhou a porté d'autres noms, tels que Zhou Jianguan, Zhou Dake ou Cao Ting Yimin (cela signifie, le Reclus de la Cour au Toit de Paille). En revanche, l'on ne sait pas que chacun de ces noms correspondaient à un temps, un lieu et un groupe de personnes indépendantes entre elles (si cela est réellement possible). Et qu'il a existé, au moins, autant d'autres identité que le permet la durée de l'apogée de la Chine ancienne : Mei Ling Zhou, Zhou Akame, Zhou Lin, etc.

Je pourrais continuer à parler de Dagan Zhou avec moins de ressources divertissantes, si ce n'était que je possède un autre document, inconnu par la majorité, intitulé «Un registre de Mutul, la terre et son peuple». Dans ce registre, sont décrites les coutumes quotidiennes des habitants du règne de Mutul, un des règnes les plus puissants du monde maya. En particulier, de la ville de Yax Mutul (la grande capitale, aujourd'hui connue sous le nom de Tikal) et de ses majestueux temples pyramidaux. Les chroniques comptent une centaine des pages. L'écriture est maya, mais c'est une variante précoce de la côte Pacifique (c'est-à-dire, différente de la variante isthmique qui prédominait dans le règne) et son auteur est Zazil Ha (qui signifie Princesse d'eau). Il n'y a pas davantage d'information sur l'auteur, sur ce qui a motivé l'œuvre ou sur des textes en rapport avec celui-ci, puisque ces chroniques constituent un des rares documents mayas qui survécurent à la destruction générale perpétrée par les Espagnols, avec le Codex de Madrid, le Codex Dresde, le Codex de Paris et le Codex Grolier, dont l'authenticité est injustement débattue.

De la même manière que Dagan Zhou décrit les temps d'Angkor, Zazil Ha fait un décompte détaillé de tous les temples pyramidaux de Tikal. En particulier, son attention est attirée par «les complexes pyramidaux jumeaux», pyramides construites par deux, qui se font face et sont au nombre de neuf. Et dans ce groupe, il s'arrête spécialement sur le Complexe de Yaxha, plus petit et construit en dehors de la ville (à une trentaine de kilomètres), qui — selon ses propres termes — «est le seul des neufs qui est orienté dos au matin».

La simple coïncidence de métaphores sur un thème aussi spécifique n'est pas seulement improbable. La structure des chroniques, le style

narratif et les aspects qui attirent l'attention de Zazil Ha sont d'une similitude condamnable avec ceux de Dagan Zhou. La différence la plus notable se trouve dans les dates. Les chroniques de Mutul du premier datent de 546, alors que les chroniques de l'Empire Khmer du second datent de l'année 1297.

Avec beaucoup moins de consistance, d'autres personnages peuvent s'ajouter à la chaîne humaine qui comporte en Dagan Zhou et Zazil Ha ses plus solides maillons. Ces personnages (si le pluriel est possible), pour le moment secondaires, sont ultérieurs dans le temps et l'on peut retrouver leur trace à Rome, à Londres, et plus récemment à New York.

S'il y a quelque chose que nous enseigne l'histoire, c'est que les mêmes chemins conduisent inmanquablement aux mêmes destins. Dagan Zhou paraît avoir peu appris des fins tragiques, inévitables et définitives de ses prédécesseurs. Il n'a pas voulu comprendre, si l'on veut, que ses voyages étaient contraires à la Loi.

Les grandes traversées ne se font pas avec l'aide du temps, mais à son encontre. Comme le firent son (contemporain) Marco Polo, Christophe Colomb et le grand voyageur chinois Xu Xiake. La fin de Dagan Zhou sera très différente de la leur et beaucoup plus triste (comme celle de ce récit).

Parcourir le temps de manière arbitraire ne signifie pas le gouverner. Dagan Zhou peut avoir mille noms et vivre à mille endroits, mais il est inévitable que le bras éternel (dans le sens le plus littéral du mot) de La Loi, ma Loi, finisse par le rattraper.

L'illuminé

Pour ma sœur Mer, qui cherche l'inspiration pour atteindre la lumière, mais aussi la lumière pour s'inspirer. Heureux ceux qui n'ont pas peur des dilemmes.

Il eut une explosion lumineuse - un moment d'inspiration - et soudain, il accéda à une vision profonde qui rassura définitivement les démons qui l'avaient tourmenté ces dernières années. La brise du désert de sable interrompit l'extase et le ramena totalement à sa pleine conscience.

Il comprit que c'est la détermination qui change le monde et non la vérité ou le mensonge, accessoires de peu d'importance dans lesquels les petits hommes s'arrêtent pour éviter les décisions transcendantes. Il estima que les malheurs sont souvent une partie essentielle d'un ensemble ; qu'une vérité a besoin, parfois irrémédiablement, d'un mensonge pour l'emporter.

Il n'y avait pas de place dans sa révolution pour prendre le temps de résoudre les contradictions, et il s'est convaincu que si jamais elles venaient à se manifester, celles-ci seraient pardonnées par d'autres hommes aussi imparfaits que lui.

Il décida qu'il changerait le monde à sa manière, avec les possibilités à sa disposition, au lieu d'attendre que des hommes meilleurs le fassent de manière plus juste. Il admit que ses actes ne seraient pas exclus de son propre discours et que, par conséquent, il serait également un pécheur. Mais il ne le nierait pas. Au contraire, il se présenterait comme le premier d'entre eux.

Il pensa l'œuvre qu'il avait conçue comme magistrale. Il ne lui fut pas difficile de se donner corps et âme à son lancement. Il jugea que son temps (comme celui de tous les hommes) était rare, et qu'il ne devait donc pas le gaspiller en hésitations non constructives.

Il savait qu'il devrait faire face à la mort plus ou moins tôt. Il l'assuma presque sans bouleversement, avec tout le stoïcisme dont un être humain est capable... si peu bouleversant, et peut-être pour cette même raison, si inspirant. Sa mort était non seulement inévitable, mais également nécessaire.

L'échec lui causait plus de peur que sa propre mort. La possibilité de livrer sa vie en vain le tourmentait. Il tentait sans succès de retirer ce scénario de son esprit. En lui faisant face, il comprit qu'un échec ne serait pas si important, puisque dans ce cas il aurait donné la vie suivant sa propre loi : l'abandonnant pour d'autres hommes.

Il repassa en revue les grandes lignes de son plan et se sentit en paix, comme satisfait à l'avance. Il comprit alors que la véritable réalisation consistait à s'abandonner complètement, laissant les conséquences postérieures à un plan secondaire. S'abandonner au destin, effaçant la possibilité de choisir d'autres chemins.

Finalement il eut la chance de comprendre clairement le sens de sa vie. De savoir que cette recherche qui avait toujours angoissé (et angoisserait toujours) les hommes était terminée pour lui. Il résuma ce sentiment de plénitude dans une maxime : "Je suis béni, puisque je crois sans avoir vu."

Le jour le plus triste de ma vie

J'ai des images claires de cette époque, bien qu'un peu mélangées, comme celles d'un documentaire inachevé. De plus, le contexte me paraît flou. Disons que j'avais environ dix ans. Ou disons plus précisément : je pouvais encore ressentir l'anxiété précédant un match de football, jouer sans penser au temps et encourager mon équipe avec passion. En ces temps-là, nous jouions au football dans une espèce de pré, une clairière de terre au milieu d'un parc qui, à l'époque, me paraissait grand. Jusque là venaient les garçons du quartier (très souvent avec leurs familles), que, pour beaucoup, nous ne connaissions que par leurs surnoms. Jouaient également ma sœur et lui.

Lors d'un de ces matchs, j'ai dû affronter une nouvelle réalité. J'avais commencé à jouer mieux que lui, même si c'était lui qui m'avait appris à jouer. Je refusai de l'accepter. Cette lutte épuisante contre l'inévitable dura pendant de nombreux matchs, au cours desquels je faisais exprès de baisser mon niveau de jeu, essayant de dissimuler ma nouvelle supériorité. Cependant, cette manière de (ne pas) jouer se révéla insoutenable et avec le temps, je dus me résigner au fait que les choses avaient changé. Ce nouvel état des choses devint la normalité et s'étendit progressivement au futur. Des années plus tard, presque sans que je m'en rende compte, il n'y avait déjà plus de matchs au parc ni de matchs avec lui.

Ce ne fut pas celui-là, néanmoins, le jour le plus triste de ma vie.

De nombreuses années plus tard, cette amertume que je croyais éteinte décida de revenir, avec un autre visage mais avec la même âpreté. Il subit un accident dont il ne se remettrait jamais complètement y dut être opéré d'urgence. Peut-être pour la première fois, je me suis senti à sa charge. Alors, en plus de ressentir la douleur de sa souffrance, égoïstement, je me suis senti seul, sans protection et j'ai eu envie de pleurer, comme je me sens maintenant que je plonge dans le souvenir de ces sensations.

Je compris aussi que l'on pouvait être heureux même dans un état de profonde tristesse. Pour cette raison je me suis réjoui, malgré tout, de pouvoir être à ses côtés dans ce moment de difficulté et j'ai tenté de lui offrir, pour une fois, la sécurité qu'il m'avait toujours donnée. Par chance, il

put surmonter l'opération, même si quelque chose avait changé pour toujours... et avait décidément une aigre saveur. Cette fois-là aussi, comme toutes les autres fois, l'inévitable devint la normalité. Mais les secondes fois portent toujours en elles une leçon que ne portent pas les premières ni les troisièmes : la possibilité de la répétition.

Ce ne fut pas celui-là, néanmoins, le jour le plus triste de ma vie.

Le jour le plus triste de ma vie n'est pas encore arrivé. Mais il est si douloureux que je peux déjà le sentir.

Cartes postales perdues

"Un jour, le facteur vient lui livrer une curiosité : une lettre retrouvée collée à la boîte aux lettres lorsque celles du village furent renouvelées. La lettre datait d'il y a trente-cinq ans. Elle regarde l'enveloppe. En effet, c'est pour elle. Elle l'ouvre et lit : c'est un message crucial.»

Gabriel García Márquez

Oswaldo Robledo, depuis des années, mène une double vie. La journée, il est un facteur dévoué, au bureau central où il traite des dizaines de milliers de lettres par mois. Mais la nuit, il se livre, sans spéculation, à ce qu'il considère comme le sens ultime de sa vie: sauver et remettre à leurs destinataires les cartes postales que le système administratif appelle froidement «perdues».

Dans l'univers des lettres, Oswaldo a une faiblesse particulière pour les cartes postales. Il apprécie la simplicité puissante, une belle image combinée à un message court et transparent que tout le monde, y compris lui, peut lire. Il est curieux pour lui qu'une personne paye pour envoyer ce message public à des milliers de kilomètres de là, prenant le risque qu'il n'arrive jamais. Ou pire, qu'on n'y réponde pas.

En définitive, Oswaldo est ému de ce que représentent les cartes postales : une livraison, qu'il doit réaliser en donnant de lui-même. Il est clair qu'une passion - et par essence une vie - ne peut se consacrer à une tâche si elle n'a de sens. Chaque carte postale non livrée est également une histoire humaine qui pourrait ne pas se produire. Cette idée le tourmente et le motive dans les moments difficiles (après tout, c'est à cela que devraient servir les tourments).

Peu connaissent la double vie d'Oswaldo. Parmi ceux-ci, plusieurs le décrivent comme "un fou", "un fanatique" ou simplement "un pauvre type". Certains membres de sa famille essaient, dans la mesure du possible, de l'éviter. Oswaldo s'en soucie peu, car il est absolument persuadé de la nécessité pour les cartes postales d'atteindre leur destination. Et si le prix à payer pour y parvenir est le mépris de ses proches, qu'il en soit ainsi.

Contrairement à ses débuts à la poste, Oswaldo ne le fait plus pour l'argent. Non. Il y travaille parce que c'est l'endroit naturel pour sauver les

cartes postales perdues. En même temps, ce travail lui donne un salaire, c'est-à-dire la possibilité de financer ses frais de fonctionnement. Osvaldo a réussi à s'accommoder de telle manière que les cartes postales perdues lui parviennent facilement. Il est chargé de les recevoir et, avec tous les autres « déchets » de la catégorie « papier », de les emmener au dépôt recyclable situé au deuxième sous-sol.

Le moment préféré d'Osvaldo est quand il rentre enfin chez lui et analyse les nouvelles cartes postales collectées. Celles-ci font partie de son être, de ses rêves et - pourquoi le nier - de ses frustrations. Souvent, les messages de cartes postales le font pleurer. Il trouve en elles la force de continuer malgré les malentendus, les difficultés, la lassitude, le froid, la pluie.

Les cartes postales pleines de passion, de désir et même de drame sont ses préférées et il leur accorde la plus haute priorité lorsqu'il s'agit d'organiser des livraisons clandestines. Les messages longs et / ou informatifs qui cherchent à maximiser l'utilisation de l'espace, généralement en petits caractères et énumératifs l'ennuient. Il les appelle des "messages transactionnels" et bien qu'il lui arrive de le souhaiter, il ne les rejette pas, le simple fait qu'une carte postale soit envoyée mérite son respect et son engagement.

La livraison des cartes postales "perdues" n'est pas un défi moindre. La même poste les a abandonnées, malgré de multiples vérifications effectuées par des personnes formées et expérimentées. Par conséquent, les tâches de recherche sont au cœur de l'agenda d'Osvaldo et vont des traductions aux voyages, en passant par des entretiens avec des résidents du quartier ou de longues journées de réflexion.

La mission qu'Osvaldo s'est fixée est mathématiquement écrasante. Les cartes postales "perdues" qu'il recueille dans le courrier sont en moyenne de dix par jour. Mais chaque jour il ne peut en résoudre que trois en moyenne. Cela implique que les cartes postales non délivrées pour la seconde fois s'accumulent à raison de sept par jour ou deux mille cinq cent cinquante-cinq par an. Osvaldo ne se résigne à abandonner aucune d'entre elles et les regarde s'accumuler dans la « salle de travail », souvent avec une grande tristesse.

Le raisonnement le plus élémentaire conduit Osvaldo à conclure que sa vie sera insuffisante pour livrer l'ensemble des cartes postales "perdues"

en sa possession. En effet, plus il vivra, plus le nombre de cartes postales sous sa responsabilité ne pouvant être livrées augmentera. Il ne peut pas non plus s'empêcher de se demander ce qu'il adviendra des cartes postales (et de leurs histoires) dans les milliers d'autres bureaux de poste. Ou dans le sien quand il ne sera plus. Plusieurs fois, au cours de sa journée monotone, il pense à des systèmes collaboratifs pour le remplacer mais n'arrive jamais à une solution viable.

La prise de conscience de l'infime part de sa contribution le pousse à abandonner, mais une force très profonde et sombre lui donne la certitude que le bon sens cherche à lui arracher systématiquement.

Cependant, tout n'est pas cause perdue dans la vie d'Oswaldo. Chaque fois qu'il résout et livre une carte postale, toujours de manière anonyme, le bonheur qui l'envahit est si intense qu'il compense largement les tourments que la carte postale aurait pu lui causer.

La nuit, avant de s'endormir, il revit chacune des livraisons en détail et essaye d'imaginer le moment de la réception, surtout quand un long laps de temps s'est écoulé depuis l'expédition. Dans ce dernier cas, il aime aussi imaginer quelle serait la surprise de l'expéditeur quand il apprendrait, peut-être des années plus tard, que sa carte postale arrivait enfin à destination. Cependant, le temps est court et il lui est impossible de ne pas se demander si la livraison n'a pas été trop tardive. Il aimerait vraiment passer plus de temps à faire connaissance avec ces gens, mais des milliers de cartes postales empilées attendent leurs destinations dans la « salle de travail ».

Oswaldo n'a jamais pensé que sa tâche soit héroïque ou que, comme Borges pourrait le suggérer, ce sont des gens comme lui qui sauvent le monde.

Notes finales

Comment me contacter

- Web. Versions digitales de mes livres, téléchargeables gratuitement.
jmguerrera.com.ar
- Blog. Les récits de ce livre, traductions et plus, prêts à partager.
medium.com/@jmguerrera
- Email. Pour m'écrire et me donner votre avis sur le livre.
jmguerrera@gmail.com
- WhatsApp. +54 9 11 2283 9356

En général, les lecteurs ignorent les informations ci-dessus et m'ajoutent sur les réseaux sociaux. Je les accepte quelques fois.

Pour m'aider considérablement, vous pouvez

M'écrire et me dire en toute honnêteté ce que vous pensez du livre. Sans aucun doute, les critiques positives et négatives m'aideront à m'améliorer à l'avenir. Les points qui suivent ne sont pertinents que si vous avez aimé le livre.

- Contribuer au financement. Voir la première page du livre.
- M'aider à distribuer des livres comme celui-ci. Il suffit de me demander plus d'exemplaires.
- Faire circuler le livre.
- Partager sur les réseaux sociaux :
 - Vos histoires préférées. Vous les trouverez publiées sur mon blog, cherchez les via google!
 - Une photo du livre.
- Laisser une critique du livre sur des plateformes comme GoodReads.
- Me mettre en contact avec un éditeur qui pourrait être intéressé pour publier ce livre, les précédents ou les suivants.
- M'aider à traduire les histoires dans votre langue.

Autres livres parus

- «Una aventura miserable».
- «Esto no va a ser fácil».
- «Sucesión de despertares en una ciudad desconocida».
- «La maldad imperceptible».
- «Libro del futuro».
- Livre en cours, se publiera fin 2021.
- De nouveau: vous pouvez les télécharger gratuitement sur mon site web

Illustration de la page de couverture

L'auteur de la merveilleuse illustration de la couverture est Mariano Jofré. Mariano aime dessiner et peindre. Son compte Instagram est @jofremariano

Remerciements de cette édition

*"Remercie la flamme pour sa lumière, mais n'oublie pas la lampe qui se tient dans l'ombre avec une patience constante.
Rabindranath Tagore*

Aux lecteurs, pour leur soutien.

À Alice/Eva, pour sa traduction dévouée.

À ma sœur Mer, pour sa révision de tous les textes, mais aussi pour m'avoir aidé à trouver la profondeur qui pouvait y être. Je l'admire pour son honnêteté et son courage face à la vérité, à commencer par la sienne. Je recommande son blog "La dernière saison : fideos con queso" et ses livres d'histoires, disponibles dans les librairies Mar Azul.

À mon ami Mariano, pour son aide dans toutes les questions liées à la conception visuelle du livre. Son humilité et sa générosité sont admirables.

À mes amis Oto, Gaby et Noe, pour leur aide précieuse.

À Mercedes, Fernanda et Pedro, qui m'ont aidé à revoir les textes de cette édition.

À Lisa, Anna, Jörg, Branka et Naty, qui m'ont aidé à traduire une partie de l'écriture en anglais et en allemand. Ces traductions sont disponibles sur mon blog.

À María, pour son aide désintéressée et sa position stratégique dans la librairie.

À Pablo, Lari et Corina, pour avoir utilisé ce livre avec leurs élèves et partagé leur expérience avec moi.

À mon ami Gonza, qui me soutient avec ses éternels et peu sérieux conseils ; et avec son vin de grande qualité. A Ceci aussi.

A mes parents, les inconditionnels.

À tous ceux qui m'ont aidé dans le processus de création de ce livre.

À ceux qui ne m'ont pas encore aidé, mais qui le feront bientôt.

Brève biographie

«... il n'y a pas de nudité plus véritable et terrible que l'expression artistique, si elle est authentique; puisque chaque œuvre d'art est une autobiographie, non pas au sens littéral du terme, mais au sens le plus profond et le plus sérieux: un arbre Van Gogh est Van Gogh, c'est sa propre âme nue devant nous. »
Ernesto Sabato

Si Sabato a raison, vous pourrez me connaître davantage en lisant les histoires de ce livre qu'avec les quelques lignes qui suivent. Je vais les écrire tout de même, car mes conseillers les plus engagés ont insisté "arrête de plaisanter avec Sabato et Van Gogh, les gens veulent des données concrètes !".

J'ai toujours écrit, depuis que j'ai appris à le faire en 1989, à l'âge de six ans. J'ai commencé à publier beaucoup plus tard, aux alentours de mes dix-huit ans. D'abord, je l'ai fait de manière très informelle, avec de modestes photocopies, puis dans un journal de quartier et plus tard sur quelques blogs. Entre 2016 et 2019, j'ai publié cinq livres (quatre originaux et une sélection).

Je n'ai jamais participé à un atelier littéraire, ce qui explique peut-être le résultat de ce livre, quel qu'il soit. Ce n'est pas que je m'oppose à le faire,

bien au contraire, mais chaque fois que j'ai du temps pour la littérature, je préfère le consacrer à l'écriture ou à la lecture.

Je ne m'oppose pas non plus à publier au travers d'un éditeur, mais la tâche d'en trouver un est un projet en soi, généralement ardu et peu lié à la littérature. Heureusement, ou par détermination, il existe des voies alternatives.

Il y a longtemps, lorsque je publiais sur des photocopies, je participais à des concours littéraires. Mais je ne le fais plus, pour diverses raisons, comme l'ennui des processus de participation et ma méfiance instinctive et injustifiée à l'égard des jurys.

Pour cette raison, ou parce que je ne suis pas si bon, je n'ai gagné aucun prix ou de reconnaissance du style. Ce n'est pas important pour moi, mais ce sont des choses qui sont généralement mentionnées dans les biographies.

Je ne vis pas de la littérature. Cela me permet d'écrire et de publier facilement avec une grande liberté, sans aucun type de conditionnement.

Maintenant oui, les données concrètes. Je suis né à Palermo, Buenos Aires, mais j'ai grandi en banlieue. À San Andrés, mon quartier. Là-bas j'étais à l'école augustinienne, fait partie du club Tres de Febrero (où j'ai reçu mon diplôme de maître-nageur), de la bibliothèque Diego Pombo et du groupe de voisins de San Andrés. Plus tard, j'ai reçu mon diplôme d'ingénieur informatique (UBA). En parallèle, j'ai fait une première année de science politique (UBA). Une fois diplômé, j'ai fondé deux petites entreprises avec mon ami Mariano, dans lesquelles je travaille à ce jour : Glidea et Drupal Soul. Au cours des dernières années, j'ai pu effectuer de nombreux voyages, principalement en Amérique latine, en Europe, en Asie et en Amérique du Nord.

Enfin, le plus important : je suis très heureux d'écrire, de publier et de partager ce livre avec vous.

Bureaucratie

L'un des aspects positifs de l'auto-édition est que la bureaucratie peut recevoir la place qu'elle mérite : la pire de toutes. Ce n'est pas la fin, mais juste avant.

Première édition imprimée. Éditée par Juan Manuel Guerrera à San Andrés, Buenos Aires, Argentine, en octobre 2019. 2000 exemplaires. Imprimé en Argentine. Le dépôt établi par la loi 11 723 est effectué.

Cet ouvrage est sous licence Creative Commons Attribution - Share Alike 4.0 International. Ceci est une licence de culture libre !

Si vous avez fini de lire le livre, veuillez le faire passer :)